

LE TEMPS

chronique Samedi 9 octobre 2010

Nicolas Bouvier raconte la saga des Boissonnas, photographes géniaux

Par Par Isabelle Rüf

Nicolas Bouvier connaissait la valeur documentaire et esthétique de l'image. Rien d'étonnant donc qu'il se soit passionné pour ces photographes genevois.

Genre: chronique

Réalisateurs: Nicolas Bouvier

Titre: Les Boissonnas

Titre Original: Histoire d'une dynastie de photographes, 1864–1983

Studio: Héros–Limite, 220 p.

En 1983, Nicolas Bouvier écrit: «J'ai vu ressurgir comme dans le bac du photographe les images d'un monde révolu auquel mes plus anciens souvenirs me reliaient par un fil ténu.» Il met ainsi le point final à une longue exploration du fabuleux trésor d'une «dynastie» genevoise, les Boissonnas. Depuis vingt ans que le métier d'iconographe – de chercheur d'images pour l'édition – le fait vivre, il sait le poids des images, leur pouvoir de ressusciter le passé et de cristalliser les émotions. La découverte des «Archives Boissonnas, Genève», alors qu'il cherche à illustrer L'Odyssée et L'Enéide, lui ouvre une caverne d'Ali Baba qu'il va explorer pendant des années. Il en résulte une exposition au Musée Rath, un documentaire pour la télévision, enfin cette Histoire d'une dynastie de photographes, 1864–1983, que les Editions Héros–Limite ont eu la bonne idée de rééditer. Nourri par l'abondante correspondance des «intarissables épistoliers» que sont les Boissonnas et par les témoignages des derniers descendants, ce récit est bien dans la manière de Bouvier: vif, documenté, allégué de digressions et de notations personnelles (y compris un petit délire intime, un jour de rage de dents), figolé avec une précision de «cabinotier».

Les Boissonnas sont justement issus de ces artisans qui guillochent ou dorent des boîtiers de montres. Une crise, comme il y en aura beaucoup dans cette histoire, pousse Henri–Antoine – Boissonnas à se tourner, en 1863, vers le métier peu considéré de photographe. Il rencontre rapidement le succès avec ses grands négatifs–verre. La famille échappe à l'esprit austère de la ville, que Bouvier ne manque pas une occasion de persifler. Fêtes, banquets, installation luxueuse au quai de la Poste 4, où la bourgeoisie vient faire tirer le portrait de sa descendance. «Nul ne peut être créateur de beauté sans avoir été, ne serait-ce qu'une fois dans sa vie, absolument heureux»: les Boissonnas, en dépit de leurs revers de fortune, semblent particulièrement doués pour le bonheur.

Les enfants d'Henri-Antoine prennent sa suite. Edmond-Victor invente les plaques «orthochromatiques», procédé chimique qui lui vaut des médailles internationales. Sa mort prématurée, en Amérique, met son frère Fred à la tête de l'entreprise. Cancre doté de mille dons, c'est lui qui portera son objectif vers l'extérieur, lui, l'homme des entreprises aventureuses, le fastueux, le fantaisiste. L'Exposition nationale de Genève, en 1896, consacre le triomphe des Boissonnas. Fred achète une propriété somptueuse au Grand-Saconnex, Les Mayens, engendre six enfants en dix ans (et ce n'est pas fini), accumule les prix, étend son domaine en ouvrant des ateliers à l'étranger: Paris, Lyon, Saint-Petersbourg. La guerre et la révolution de 1917 auront raison de ce dernier projet, d'autant plus que Fred paie une lourde rançon pour son employé, Egger, déporté en Sibérie car il est Allemand.

La grande aventure de Fred Boissonnas l'attend encore: un lord anglais, émerveillé par ses vues du mont Blanc, lui offre une fortune pour qu'il fasse de même avec le Parnasse. Avec son ami, le peintre et écrivain Daniel Baud-Bovy, le Genevois découvre le monde méditerranéen. Il n'est pas le premier à rapporter des vues des ruines antiques, mais lui sait saisir les hommes qui vivent au milieu des vestiges. Aujourd'hui, ses images témoignent d'une Grèce disparue, et elles ont dû rappeler à Nicolas Bouvier les Balkans de sa jeunesse. Baud-Bovy et Fred feront plusieurs voyages, dont un avec leurs épouses: le récit de ces semaines respire l'allégresse. Un livre de quatorze kilos, vendu mille francs-or, sera immédiatement épuisé. Le photographe suivra encore, autour de la Méditerranée, l'archéologue Victor Bérard, qui cherche dans le paysage les traces du parcours d'Ulysse. Jusqu'à la guerre, l'entreprise Boissonnas navigue de succès en succès. Puis l'horizon s'obscurcit. Les soubresauts de la politique la frappent par resac: les commandes du gouvernement grec sont annulées. Fred s'installe à Paris, sa femme sombre dans la dépression, il faut brader le domaine des Mayens. A 71 ans, le génial Boissonnas accompagnera encore l'ingénieur Paul Trembley en Egypte, en 1929 et 1930. Le livre issu de cette dernière entreprise n'aura pas le succès du volume grec, crise mondiale oblige. Fred Boissonnas meurt ruiné, en 1946. Trois de ses fils lui succèdent: Edmond-Edouard, de 1920 à 1924, se spécialise dans les photos de femmes «à l'élégance un rien arrogante»; à sa mort, Henri-Paul reprend l'affaire et couvre la guerre en Turquie avec un colonel, historien militaire. Le reportage tourne mal. Le photographe finit restaurateur de tableaux. Le poids repose désormais sur Paul, de 1927 à 1969. Il rédigera une chronique familiale qui sera d'une grande aide à Bouvier. Le dernier des Boissonnas doit se plier aux nouvelles techniques. Il finira par parcourir la Suisse pour illustrer des ouvrages d'art. En 1969, son beau-fils, Gad Borel, boucle la boucle: il se spécialise dans les images d'objets d'art et ouvre une galerie.

LE TEMPS © 2011 Le Temps SA